

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 29 (1992)
Heft: 1108

Artikel: Vaclav Havel : la maîtrise du temps
Autor: Havel, Vaclav
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1022195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La maîtrise du temps

Vaclav Havel, qui a l'expérience de l'écrivain, du dissident et du président, sait prendre le temps de la réflexion et tirer profit de son, de ses vécus. Il a cru, comme d'autres, que le temps lui appartenait. Nous reproduisons ci-dessous un extrait du discours de réception qu'il a prononcé le 27 octobre dernier à l'Académie des sciences morales et politiques, à Paris, comme membre associé étranger. Un texte qui aura une résonance toute particulière pour les déçus du 6 décembre. (Le discours a paru intégralement dans le «Courrier» du 28 novembre.)

Permettez-moi de parler, un moment, à la première personne: bien qu'exercé à cette patiente faculté d'attendre qui était celle des dissidents, persuadé de son sens profond, néanmoins ces trois dernières années, donc depuis la paisible révolution anti-totalitaire, je sombrais de plus belle dans une impatience frôlant le désespoir. Je me tourmentais à l'idée que les transformations avançaient beaucoup trop lentement, que mon pays n'avait toujours pas une nouvelle constitution démocratique, que les Tchèques et les Slovaques n'arrivaient toujours pas à s'entendre sur leur coexistence dans un même Etat, que nous ne nous rapprochions pas assez rapidement du monde démocratique occidental et de ses structures, que nous n'étions pas capables d'assumer sagement le passé, que nous éliminions trop lentement les restes de l'ancien régime et de toute sa désolation morale.

Je souhaitais désespérément qu'un de ces objectifs au moins soit réalisé. Pour pouvoir le rayer de la carte comme un problème résolu et donc liquidé. Pour que le travail que j'exerçais à la tête du pays aboutisse enfin à un résultat visible, incontestable, tangible, indéniable, donc à quelque chose d'achevé. J'avais du mal à me résigner à l'idée que la politique était un processus sans fin, comme l'Histoire, processus qui ne nous permet jamais de dire: quelque chose est fini, achevé, terminé.

Comme si j'avais tout simplement oublié d'attendre, attendre de la seule manière qui ait un sens.

Aujourd'hui, avec le recul, j'ai tout loisir de repenser à cela. Et je commence à comprendre que mon impatience me fit succomber justement à ce que j'avais toujours soumis à une analyse critique. Je succombais à cette forme d'impatience ô combien destructrice de la civilisation technocratique moderne, imbue de sa rationalité, persuadée à tort que le monde n'est qu'une grille de mots croisés où il n'y aurait qu'une seule solu-

tion correcte — soi-disant objective — au problème; une solution dont je suis le seul à décider de l'échéance.

Sans m'en rendre compte, je succombais, *de facto*, à la certitude perverse d'être le maître absolu de la réalité, maître qui aurait pour seule vocation de parfaire cette réalité selon une formule toute faite. Et comme il revenait à moi seul d'en choisir le moment, il n'y avait aucune raison de ne pas le faire tout de suite.

Bref, je pensais que le temps m'appartenait.

C'était une grande erreur.

Or, le monde, l'Être et l'Histoire sont régis par un temps qui leur est propre, dans lequel nous pouvons, il est vrai, intervenir de façon créative mais que nul ne maîtrise complètement. Le monde et l'Être n'obéissent pas aveuglément aux injonctions d'un technocrate ou d'un technicien de la politique, ils ne sont pas là pour réaliser leurs prévisions.

Ils se rebellent contre le temps de ces deniers de la même manière qu'ils n'acceptent pas son explication destructrice. Ainsi, le monde, l'Être et l'Histoire ont leurs surprises et leurs secrets qui prennent au dépourvu la raison moderne — qui est dans le fond rationaliste — ils suivent également une trajectoire tortueuse et souterraine qui leur est propre. Vouloir supprimer cette «tortuosité» impénétrable par un barrage infernal comporte beaucoup de risques, depuis la perte de la nappe phréatique jusqu'aux changements tragiques de la biosphère.

En resongeant à mon impatience politique, je dois nécessairement constater que l'homme politique d'aujourd'hui et de demain — permettez-moi d'utiliser le concept d'«homme politique postmoderne» — doit apprendre à attendre, dans le meilleur et dans le plus profond sens du mot. (...) Cette attente doit traduire un certain respect pour le mouvement intrinsèque et le déroule-

ment de l'Être, pour la nature des choses, leur existence et leur dynamique autonomes qui résistent à toute manipulation violente; cette attente doit s'appuyer sur la volonté de donner à tout phénomène la liberté de révéler son propre fondement, sa vraie substance. Le comportement de l'homme politique postmoderne ne doit plus procéder d'une vision personnelle. Au lieu de se fonder sur l'orgueil, il doit se nourrir de l'humilité.

Vaclav Havel

La revanche des exclus

(*cfp*) Des partis politiques, malgré des effectifs satisfaisants, ne trouvent plus suffisamment de candidats. A l'inverse, des candidats exclus par leur parti entrent en dissidence et font des percées. A Bienne, un radical dissident présente une liste pour l'exécutif et le législatif, tout en y figurant comme le seul candidat. Il obtient un siège à l'exécutif et trois au législatif, ce qui l'oblige à trouver trois personnes pour occuper ces fonctions sans qu'elles aient fait acte de candidature. Le parti radical, quant à lui, perd un siège à l'exécutif.

A Rubigen, dans le canton de Berne, l'exécutif de sept membres compte deux représentants d'un nouveau groupe d'«habitants de Rubigen indépendants des partis». Or seul un candidat, par ailleurs ancien membre cet exécutif, figurait sur une liste et obtint le meilleur résultat. Depuis, une deuxième personne a été désignée pour occuper le siège acquis sans candidat. Le parti socialiste avait renoncé à déposer une liste, faute de candidats.

A Schaffhouse, la surprise a été plus grande encore. Un socialiste, écarté de la liste du parti pour faire place à une femme en raison d'une politique de quotas se présente seul. Il remporte cinq sièges et doit trouver quatre compagnons pour compléter le groupe qu'il doit constituer au Grand Conseil. Son ancien parti perd six mandats dans le canton.

Si les succès des francs-tireurs sont rarement durables, les partis chercheront probablement tout de même à colmater ces brèches par des réformes électorales. Encore faudra-t-il regagner la confiance des électeurs. ■